
Quelques principes d'éducation chez les dwàlà cameroun



Jusque-là, l'enfant est la chose de sa mère.

Il est un fait désormais longuement établi qui attribue à chaque type de sociétés ses techniques propres de socialisation du jeune enfant. Cette idée a même fait école puisqu'elle ne revêtait pas la valeur d'une évidence. Car la question qui se posait ne concernait pas ces techniques à proprement parler, mais plutôt la finalité de la socialisation elle-même. Si bien qu'il a suffi à certains auteurs de décrire ce qui apparaît le comportement type de l'adolescent ou de l'adulte et, remontant jusqu'à son enfance, de repérer les conditionnements divers dont il a été l'objet dans son environnement socio-familial.

La démarche inverse a été moins souvent utilisée; elle consiste, au contraire, à observer continuellement le jeune enfant parmi les siens, ses parents et tous ceux qui constituent sa famille. Cette méthode ne prétend nullement conduire à des prévisions: elle ne dit pas ce que **sera** cet enfant, mais permet de collecter des faits susceptibles de faire comprendre, sinon d'expliquer, certains de ses « états » dans le futur. La sociologie de l'éducation impose une telle démarche, en tout cas, lorsqu'elle

s'applique aux sociétés africaines au sein desquelles l'enfant occupe encore de nos jours une position centrale dans le cadre d'une communauté familiale. Ici, l'éducation n'est pas indifférente à l'être qui l'exerce ou la subit; autrement dit, il ne suffit pas de définir l'objet et de déterminer la finalité de l'éducation, il faut encore, et d'abord, identifier ceux qui la donnent et ceux qui en bénéficient.

L'enfant avant et après le sevrage

A cet égard, le vocabulaire dwàlà est assez significatif: le même mot **múna** (enfant, petit) désigne à la fois l'enfant humain et le petit de l'animal, indifféremment de leur sexe. Le genre masculin ou féminin est ensuite donné en faisant suivre au mot **múna** les termes **mome** (homme) ou **múto** (femme). C'est à partir de cette identification que se fait le choix du nom selon un système que nous évoquerons plus loin. Suffisants en eux-mêmes, les termes **mome** (homme) ou **múto** (femme) ne sont utilisés que

pour des personnes physiquement et physiologiquement mûres; entre l'état d'enfance et l'« âge » adulte toute une série de termes existent, indiquant à la fois les étapes du développement psycho-physiologique et physique et les statuts civils correspondants. Nous ne pouvons décrire ici tout ce processus.

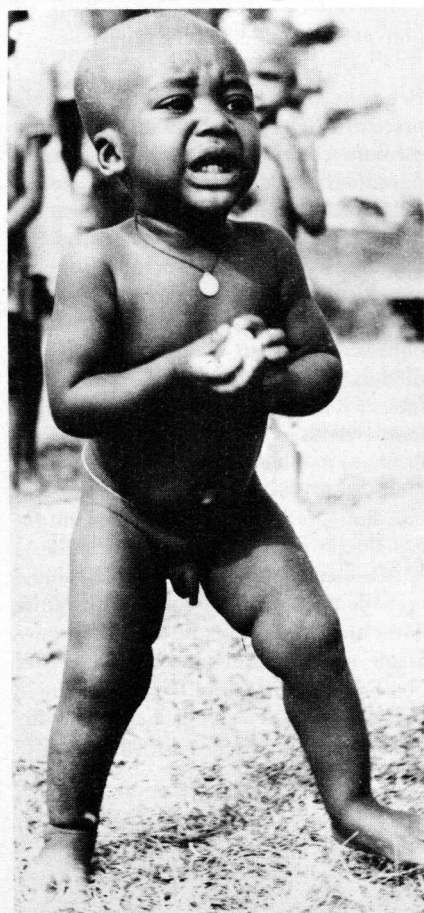
Retenons simplement, dans le cadre du présent article, que le jeune enfant n'est reconnu comme tel et apte à compter parmi les membres du groupe familial qu'à partir du moment où il porte un nom. Auparavant, c'est un être indéfinissable, venu d'un monde inconnu et capable d'y retourner. Il est craint, parce que suspect, pouvant être le véhicule de bonheur tout aussi bien que de la malédiction. Il est inquiétant parce que, intermédiaire entre les vivants et les morts, il est parfois la revanche sur le méchant sorcier ou l'artisan d'une paix inespérée. Durant les 15 mois en moyenne précédant son sevrage, l'enfant fait l'objet d'une attention particulière, non seulement de la part de sa mère, mais de tous ceux qui composent l'unité domestique. Les soins lui sont prodigués même avant sa naissance, à travers les nombreux interdits qui frappent sa mère et l'entourage de celle-ci. Le régime alimentaire et d'autres, d'un ordre diffé-

rent, continuent à être respectés tant que l'enfant n'est pas sevré et quand bien même il commence à marcher. Durant cette période qui parfois s'étend sur deux ans, la mère s'interdit toute relation sexuelle de peur de polluer le sang de l'enfant et de lui transmettre une maladie fatale en lui donnant le sein.

Jusque là, peut-on dire, l'enfant est la chose de sa mère. Le père aura fait une intervention marquante en présentant le nouveau-né au public et en proclamant son nom.

L'attribution du nom ne se fait point au hasard; du moins le hasard se manifeste rarement dans ce domaine. En général, on choisit le nom soit dans la lignée paternelle (pour le premier enfant, fille ou garçon) soit dans la lignée maternelle pour le second et à partir de la génération des grands parents. On voit que, d'emblée, le jeune enfant est perçu comme le reflet des aînés de ses ascendants directs, ce qui implique toute une organisation des attitudes à son égard, respectivement de ses pairs et des adultes qui l'entourent, selon que ces derniers sont ses maternels ou ses paternels, selon que l'enfant lui-même est fille ou garçon. C'est en fonction de ces

Durant environ quatre années, les enfants vivent en dehors du contrôle des aînés.



quelques données de base que s'organise les attitudes éducatives de ceux qui forment l'enfant. **Celui-ci n'est pas perçu en soi, avec ses qualités propres, personnelles; il est l'incarnation d'un modèle dont il devra être la reproduction,** non pas des traits physiques, mais du point de vue du comportement et des aptitudes : dès lors tout sera mis en jeu pour que le démenti n'arrive pas, à moins que ce ne soit dans le but de parfaire le modèle initial.

Or cette quête de l'idéal se manifeste essentiellement durant deux périodes : celle qui précède l'initiation et celle qui lui succède. Après le sevrage, en effet, qui intervient en général vers la deuxième année, l'enfant fait l'apprentissage de la vie en collectivité avec ses pairs, mais sans « maître » chargé de les guider en surveillant leurs mouvements. Durant environ quatre années, les enfants vivent pratiquement en dehors du contrôle des aînés, livrés à eux-mêmes pendant leurs jeux, leurs repas, leur sommeil. Le but pédagogique de cette pratique est clair et il est multiple. Tout d'abord, les Dwálá estiment que le savoir n'est pas comme un capital que l'on détient en vue de le transmettre : il s'invente continuellement tant au niveau des enfants vivant entre eux qu'au plan des rapports enfants-adultes. Cette collectivité constituée d'enfants n'ayant à leur portée que l'espace et l'objet naturel, est forcée d'inventer leurs jeux et jouets, le partage d'aliments pris collectivement dans un même plat, etc. Mais surtout, cette période de l'enfance prépare à la vie collective que ces mêmes enfants auront à assumer lors de leur retraite initiatique, contrôlés, cette fois, par des aînés.

La période initiatique

Il existe toute une littérature consacrée à l'initiation en Afrique noire. Il n'est point besoin, ici, de reprendre les descriptions et les analyses s'y rapportant. Rappelons toutefois que cette période qui, chez les Dwálá dure pendant trois ans, fait l'objet d'un apprentissage essentiellement technique. A l'enfant qui a perçu des phénomènes, on apprend comment ils s'organisent et comment ils se déroulent. La littérature anthropologique a souvent

trop simplifié le rôle de l'initiation en en faisant une manifestation para-religieuse ou en n'en décrivant que l'aspect cérémonial; on oublie ainsi de toucher à l'essentiel qui consiste alors en un enseignement très large de matières telles que les mathématiques et l'astronomie, l'anatomie et la botanique, etc. Partant de cet oubli, on a négligé des problèmes aussi importants qu'intéressants tels que l'étude des techniques pédagogiques dans le contexte de ces sociétés qui ont peu utilisé l'écriture. Certes, l'initiation est une « re-naissance »; avec elle, on accède dans le système des rôles sociaux et on devient de ceux qui assurent la pérennité des institutions. Mais cette « re-naissance », ce n'est pas le bain qui amène chacun dans les mêmes eaux purificatrices : c'est plutôt la somme de techniques acquises qui doit permettre à chacun de reproduire et de dépasser si possible son modèle, c'est-à-dire l'être sublimé dont on porte le nom.

L'idée du dépassement du modèle n'est pas accessoire dans ce système; elle est imprimée au départ dans l'élan qui conduit vers le but. Elle implique surtout le désir d'une personnalisation affirmée, la volonté de se singulariser, d'être un peu plus que ce qu'a été l'autre. Nous nous trouvons alors assez éloignés de certaines interprétations de Baumann et Westermann qui ont tant influencé leurs lecteurs, d'Erny qui ne voit l'enfant ouest africain que dans une espèce de gangue métaphysico-cosmique. Car il n'est pas de société, ni de culture qui puissent survivre identiques à elles-mêmes, tout en renouvelant ses membres; il n'est pas davantage de société dont les institutions s'élaborent à partir de la structure d'une constellation : l'étude des rapports entre le système d'éducation et la société ou la culture au sein desquelles il est appliqué est-elle, en définitive, fondée? Si l'éducation ne se confond pas avec l'enseignement, tout laisse à penser, qu'à aucun moment, elle n'est séparable de la société, mais qu'elle est, peut-être, le domaine privilégié de l'étude de la société elle-même. Ce qui importe alors, c'est la signification de certains phénomènes sociaux à des plans divers de la connaissance. ■

M. BEKOMBO
C.N.R.S.